

## 6

HISTOIRE  
D'UN LIVRE► « Léd »,  
de Caryl Férey

# Histoire d'un livre

## Une fois la glace brisée à Norilsk

Caryl Férey a pu séjourner et se faire des amis dans la « ville fermée » de l'Arctique russe. Il a d'abord tiré un récit de cette expérience, et aujourd'hui un roman

MACHA SÉRY

**D**epuis plus de trois décennies, Caryl Férey est un homme du Sud : Pacifique Sud, Afrique du Sud, Amérique du Sud. Héritier des écrivains-voyageurs Nicolas Bouvier, Blaise Cendrars, Joseph Kessel et Lawrence d'Arabie, dont il a jadis suivi les traces à dos de chameau, il a délaissé l'hémisphère Nord pour sillonner un grand nombre de pays dont il a tiré une série de thrillers mêlant l'actualité politique et l'histoire – la dictature de Pinochet ou de Videla, les séquelles de l'apartheid... Avec lui, des tragédies se nouent sous des ciels irradiant de lumière. Et voilà que paraît un polar aux antipodes, gros comme une congère, mais aussi affûté qu'une stalactite, qui porte pour titre *Léd* (« glace », en russe) et possède pour décor, à la *Blade Runner*, une ville-usine de Sibérie.

D'un séjour en hostiles terres septentrionales (les températures peuvent chuter jusqu'à - 60 °C), Caryl Férey avait tiré, avant *Léd*, un récit autobiographique sur le mode gonzo, sobrement intitulé *Norilsk* (Paulsen, 2017). Connaissant l'écrivain, son énergie rock, toujours partant pour l'insolite, sa curiosité, les éditrices de Paulsen, maison d'édition spécialisée dans les récits de voyage et d'exploration, avaient su trouver les mots en face de l'homme pressé, qui devait bientôt repartir en Colombie : « Ça te dirait d'aller dans la ville la plus pourrie du monde ? Norilsk, ça s'appelle : c'est en Sibérie, au-dessus

du cercle polaire. Une cité minière qui pollue à elle seule autant que la France ! » Ajoutés à quelques photos, dont l'une du fleuve Ienisseï coloré de rouge par les émanations toxiques du dioxyde de soufre, ces superlatifs suffirent à convaincre l'écrivain. Lui, le fidèle lecteur de la Prix Nobel de littérature biélorusse Svetlana Alexievitch (un extrait de *La Fin de l'homme rouge* – Actes Sud, 2013 – sert d'exergue à *Léd*), affronterait donc, pour la première fois, les grands froids et découvrirait la Russie poutinienne. « J'avais presque 55 ans, l'âge où on meurt à Norilsk, car l'espérance de vie y est très faible », dit-il au « Monde des livres », dans son appartement parisien proche de la Bastille.

« Un auteur qui se targue d'avoir écrit un Petit Eloge de l'excès [Folio, 2007] pouvait-il échapper à la tentation d'en tâter ? Norilsk se présentait comme la ville extrême par excellence, un pur produit de la folie humaine qui nous pollue l'atmosphère : impossible de résister, voire inutile », lit-on dans *Norilsk*. Une forme d'interdit augmentait l'enjeu du défi personnel. Car Norilsk, ancien goulag (Norrilag), plus éloignée de la capitale russe que Paris de Moscou, est une ZATO : une « ville fermée » par décret gouvernemental. Un statut officiel qui implique des restrictions d'accès et de déplacement. Aucun étranger n'y met les pieds, sauf quelques ingénieurs de passage qui rentrent directement à leur hôtel et ne s'attardent pas en



ville. Et les rares touristes à s'aventurer jusque-là sont une poignée de Russes fortunés, qui, l'été, de Norilsk, embarquent à bord d'hélicoptères pour admirer des canyons dignes du Colorado. Sinon, la toundra s'étend à perte de vue, l'hiver dure huit mois, et l'existence est régie par le travail dans les mines, qui emploient 70 % de la population ; un complexe métallurgique dirigé par des oligarques proches du pouvoir.

Aussi, une autorisation du FSB, ex-KGB, est-elle nécessaire pour s'y rendre. Pour Caryl Férey, elle a été obtenue par un scientifique associé à [Paulsen](#), un spécialiste

du Grand Nord, bénéficiant de quelques accointances dans la ville. Dès le premier soir, l'écrivain a rencontré des mineurs dans un bar, le Szaboy. « Tu es un espion ? », s'est hasardé à demander l'un d'eux à l'Occidental. Du tac au tac, Caryl Férey a répondu : « Et vous, tous des alcooliques battant leur femme ? » Histoire de briser la glace, à tout le moins les clichés. Objectif atteint. Quelques verres de vodka ont achevé de sceller une complicité naissante. En une semaine, celle-ci s'est muée en amitié. « Se quitter a été un vrai déchirement, raconte Caryl Férey. Je pensais tout le temps à eux. J'en parlais constamment. Ils me manquaient. » Aussi a-t-il décidé de prolonger leurs existences dans un roman.

« J'ai une tendresse folle pour eux », répète l'écrivain, corroborant ainsi la confession qu'il livre dans *Léd*, en fin de volume : « Les personnages de *Léd* ont été imaginés suite à mon séjour à Norilsk, peut-être le voyage le plus émouvant que j'ai pu vivre à ce jour. » Le « je » de *Norilsk* s'y efface pour laisser place à une dizaine de personnages au fil d'une intrigue tressant l'ancienne tragédie des *zek* (prisonniers politiques) trimant au goulag, l'éreintant quotidien des mineurs d'aujourd'hui, le détournement de minerais et la

corruption à tous les étages.

Depuis, le Français et les Sibériens échangent quasi quotidiennement via WhatsApp ou la messagerie cryptée Telegram. « Au début, on communiquait par Facebook, mais l'un de mes potes pensait être surveillé. » Afin de protéger ses nouveaux amis, Caryl Férey a changé leurs prénoms dans son roman et spécifié dans sa « note de l'auteur » qu'« aucun des jeunes rencontrés n'était homosexuel », tant l'homophobie est virulente en Russie. A Norilsk, son récit de voyage a été traduit bénévolement avec l'aide de Google Traduction – « *Le gars y a passé des milliers d'heures* » – et diffusé sous le manteau, comme le sera *Léd*, l'un des mineurs apprenant désormais le français pour en peaufiner la version russe. ■

« Tu es un espion ? », s'est hasardé à demander un mineur à l'Occidental. Du tac au tac, l'écrivain a répondu : « Et vous, tous des alcooliques battant leur femme ? »

## EXTRAIT

« Le pays affichait un taux de fécondité alarmant, même si les deux tiers des grossesses n'étaient pas menées à terme – près de deux millions d'avortements par an. Crèches et jardins d'enfants privatisés ou démantelés à la chute du communisme, les femmes perdaient leur salaire et éprouaient les pires difficultés à trouver un poste après leur congé de maternité. Une nouvelle allocation de 750 roubles (11 euros) était versée aux mères pour un premier enfant, le double pour un second, mais même la prime consentie à partir d'un troisième ne changeait pas la donne. Anya Ivanova aurait aimé avoir un, voire plusieurs enfants. Pure chimère. La faute à sa santé déficiente, à sa constitution de Lilliputienne au pays des ours blancs, la faute à pas de chance d'être née dans un nid pollué. »

LÈD, PAGE 135





*A Norilsk (Russie), en février 2020. TASS/ABACA*